hostiles à la religion, qui, bien loin de désirer pour leurs enfants l'honneur du sacerdoce, ne leur assurent pas même le bienfait d'une éducation chrétienne ? Non, certes. Elle s'adressera aux familles foncièrement catholiques qui ont la foi et qui apprécient à sa juste valeur la haute et surnaturelle mission du clergé. Mais si ces familles catholiques sont stériles ou à peu près stériles, comment pourront-elles donner des prêtres ? Quand on a sept ou huit enfants, c'est encore un sacrifice d'en donner un à Dieu, mais enfin on le fait. Quand on n'en a qu'un ou deux, le courage manque. Et n'est-ce pas la triste réalité dans beaucoup de diocèses de France ?

Dans son beau roman *La Barrière*, René Bazin nous montre le fils unique Félicien Limerel élevé par des parents soi-disant catholiques, qui n'ont " qu'une religion de façade — religion du dimanche dont on fait bon marché en semaine, religion de jour dont on ne se souvient pas la nuit. " Choyé comme une petite idole, Félicien tourne mal, s'en va de la maison paternelle. Une conversation s'engage entre son père et sa mère. " Nous sommes coupables, s'écrie Mme Limerel, quand j'ai vu Félicien nous quitter tout à l'heure, j'ai pensé : c'est le châtiment. " Et le mari de répondre : " Des enfants ? Qui est-ce qui se moquait avec tant d'esprit des familles nombreuses ? Qui est-ce qui ne voulait pas d'enfants et qui me le disait ? . . . Je suis complice, mais le vrai coupable, c'est vous ! Je vois se liguier contre nous les âmes qui auraient pu naître, qui devaient naître et qui ne sont pas nées . . . Elles se lèvent, elles protestent, les poussières accusatrices des corps qui auraient eu la vie et l'âme. Si on me disait qu'il y a du meurtre entre nous, je ne saurais que répondre ! Nous avons diminué volontairement le nombre des justes, et Dieu frappe . . . "

Il serait superflu de commenter ces poignants aveux. Disons seulement, pour ne pas sortir de notre sujet, que, si les catholiques mal avisés diminuaient le nombre des justes, ils dimi-